

Les forêts

Par Claude Boudreau, Serge Courville et Normand Séguin



CONSULTER EN LIGNE

atlas.cieq.ca

Une fenêtre sur le passé québécois

Plus de 200 textes et cartes de référence
sur l'histoire du Québec en libre accès

POUR CITER CET ARTICLE, UTILISER L'INFORMATION SUIVANTE :

Boudreau, Claude, Serge Courville et Normand Séguin (1997). «Les forêts» dans Claude Boudreau (dir.), *Le territoire*. Québec: Les Presses de l'Université Laval (coll. «Atlas historique du Québec»). [En ligne]: <https://atlas.cieq.ca/le-territoire/les-forets.pdf>

Tous droits réservés. Centre interuniversitaire d'études québécoises (CIEQ)
Dépôt légal (Québec et Canada), 1997.
ISBN 2-7637-7550-0

Les chercheurs du CIEQ, issus de neuf universités, se rejoignent pour étudier les changements de la société québécoise, depuis la colonisation française jusqu'à nos jours. Leurs travaux s'inscrivent dans trois grands axes de recherche: **les gens** : les populations et leurs milieux; **les ressources** : les moyens d'existence et les stratégies; **les régulations** : la norme, l'usage et la marge. Ils privilégient une approche scientifique pluridisciplinaire originale pour comprendre le changement social et culturel dans ses dimensions spatiotemporelles – www.cieq.ca



LA FORÊT

Les marchés du bois

Appuyée à la fois sur les boisés de fermes, les domaines privés et les terres publiques, l'exploitation commerciale de la forêt a pris forme et a évolué au cours des siècles sous les pressions conjuguées de la demande interne et des grands marchés internationaux.

Sous le Régime français, l'exploitation commerciale des forêts demeure négligeable. Il faut dire qu'avec sa très faible population, la Nouvelle-France offre un marché interne fort réduit. Quant aux marchés externes, le mercantilisme français les maintient quasi inaccessibles. Seul le commerce intercolonial avec les Antilles françaises permet l'exportation de certaines quantités de bois à construire.

En faisant passer la Nouvelle-France sous la coupe britannique, la Conquête modifie les conditions de l'exploitation commerciale des forêts en permettant à l'ancienne colonie française de participer aux approvisionnements en bois des îles britanniques. Les pays de la Baltique sont à l'époque les grands fournisseurs du marché britannique en produits forestiers. Mais les colonies d'Amérique du Nord y contribuent aussi grâce aux tarifs préférentiels que la métropole pratique à leur endroit. Toutefois, jusqu'au début du XIX^e siècle, le commerce d'exportation du bois à partir de Québec n'aura pas encore beaucoup d'envergure. Ce sont finalement les guerres napoléoniennes qui, en coupant les îles britanniques de leurs importants fournisseurs baltes, donneront une solide impulsion aux exportations de bois des colonies britanniques d'Amérique du Nord. Et c'est à cette époque que se met en place au Québec les assises de la grande exploitation forestière.

Après les hostilités en Europe, le bois colonial d'Amérique du Nord continue de bénéficier de la couverture de tarifs préférentiels et rivalise avec le bois de la Baltique sur le marché métropolitain, un marché en expansion rapide. Estimée à 16 000 000 en 1800, la population du Royaume-Uni, alors la première puissance industrielle du monde, atteindra les 28 000 000 vers 1850. Mais le pays est gagné par l'esprit de libre-échange et la métropole en vient à abolir en 1842 le tarif préférentiel qu'elle accordait à ses colonies et à renoncer en 1866 à tous les droits d'importation frappant le bois étranger. Néanmoins, la fin de la préférence coloniale n'aura



UN CHARGEMENT DE BOIS À SILLERY.

Livernois. Archives nationales du Québec, Québec. Fonds Famille Livernois, P560, S1, P118.

pas pour effet de fermer le marché britannique aux exportations québécoises de bois. Au contraire, celles-ci demeureront importantes tout au long de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Entre-temps sur le continent, à compter des années 1840, le marché des États-Unis s'ouvre de plus en plus au bois canadien. Le pays connaît une formidable expansion démographique au XIX^e siècle. Entre 1840 et 1900, sa population, en voie d'urbanisation rapide, passe de 17 000 000 d'habitants à 76 000 000. Énormes, les besoins en bois d'œuvre sont comblés pour une part significative avec du bois importé du Canada. Durant toute la seconde moitié du XIX^e siècle, le Québec expédie massivement du bois scié aux États-Unis. Et à la fin du siècle, le marché américain a nettement supplanté le marché britannique comme lieu de destination des produits forestiers.

Au cours de la première moitié du siècle, le bois équarri (pièce brute à laquelle on donne une forme carrée lors de l'écorçage) a dominé très largement les exportations québécoises de bois. Mais au milieu du siècle, le bois scié prend de plus en plus d'importance, au point que les années 1855 à 1875 s'imposent comme une période cruciale pendant laquelle s'effectue le passage du bois équarri au bois scié comme forme dominante de la production forestière québécoise. Cette transition témoigne d'une transformation profonde de l'économie générale de la forêt au siècle dernier, le

Québec s'adaptant aux besoins changeants de ses marchés. Durant la seconde moitié du siècle, les expéditions de bois équarri déclinent en importance et sont dépassées par les envois de bois scié. À la fin du XIX^e siècle, le Québec n'exporte plus que de faibles quantités de bois équarri. Et, fait à noter, alors que le marché britannique se distingue par sa franche préférence pour le madrier, c'est en planches surtout qu'on fournit le marché américain au XIX^e siècle.

Jusque vers les années 1870, en plus de ses exportations québécoises de bois vers la Grande-Bretagne, le Québec écoulait sur le marché métropolitain de nombreux navires en bois. Au cours des dernières décennies du siècle, cette pratique fut soumise à rude épreuve et déclina abruptement, les navires en bois étant progressivement déclassés par la technologie de la vapeur et du fer. La ville de Québec où se concentrait le gros de la construction navale en fut très durement touchée.

Par ailleurs, la fin du XIX^e siècle signale un changement majeur dans l'organisation de l'économie forestière au Québec. Il s'agit de la montée d'une nouvelle production dérivée du bois que les développements technologiques rendent dorénavant possible à grande échelle : le papier à journal dont la presse américaine à grand tirage a désormais un besoin quasi insatiable.

Ces mesures stimuleront les investissements dans l'économie forestière et accéléreront les implantations d'usines de pâtes et papier sur le territoire québécois. En quelques décennies, la fabrication du papier journal sera devenue un enjeu majeur de l'exploitation forestière au point de reléguer à un rôle secondaire le commerce du bois d'œuvre.

Le Québec met toutefois un certain temps à prendre pied solidement dans l'industrie nouvelle du papier en pleine essor aux États-Unis. Entre les années 1880 et 1910, la province connaît un premier mouvement d'implantation d'usines de pâtes et papier. Mais ce développement est encore modeste. Jusqu'en 1910, on continue d'exporter à grand volume du bois à pâte qui alimente les papeteries américaines. Mais au Canada, on reconnaît l'importance stratégique de la nouvelle industrie du papier pour le développement de l'économie du pays. Et une série de mesures seront adoptées pour favoriser puis pour obliger la transformation sur place du bois à pâte. L'Ontario interdit dès 1900 l'exportation du bois à pâte ; le Québec lui emboîte le pas dix ans plus tard.

Il est difficile d'apprécier en longue période la part de la demande interne dans le développement des activités commerciales et industrielles reliées à l'exploitation forestière. Elle paraît de plus en plus marquée à compter du tournant du XIX^e siècle, alors que la population s'accroît et s'urbanise à un rythme accéléré et que les productions industrielles gagnent en importance à la ville comme à la campagne. Mais à tout prendre, ce sont les activités d'exportation du bois et de ses dérivés (le papier au premier chef) qui, par leur exceptionnelle ampleur, constituent et demeurent la clé de voûte de l'exploitation forestière. On a estimé que le bois à pâte comptait pour la moitié

de la coupe forestière à la fin des années 1930, contre plus ou moins 30 % pour le bois de chauffage et environ 20 % pour le bois de sciage. En 1975, l'industrie des pâtes et papier occupait le premier rang dans la valeur totale des exportations québécoises. Le Québec réalisait alors près de la moitié de la production canadienne de papier et environ 18 % de la production mondiale.

Aujourd'hui encore, l'exploitation forestière reste l'un des principaux fers de lance des exportations québécoises dans un contexte international de plus en plus marqué par la concurrence. En dépit de tentatives pour élargir la base du marché d'exportation des produits du bois et de ses dérivés, les États-Unis en sont toujours, et ce de très loin, le principal destinataire.

Couper le bois

Le monde paysan a entretenu des rapports étroits avec la forêt. La terre cultivée a d'abord été une terre à défricher et les boisés de fermes ont longtemps servi de réserves de bois de chauffage, de bois de construction et d'ébénisterie, de bois à charbon aussi et même de bois à pâte au XX^e siècle.

Jusque vers le milieu du XX^e siècle, la récolte du bois s'effectue avec un outillage commun aux travailleurs de la terre : la hache, la scie et la traction animale, notamment. Et c'est le peuple des fermes qui fournit l'essentiel de la force de travail nécessaire à l'exploitation commerciale de la forêt dont les rouages sont mis en place dès le début du XIX^e siècle, lorsque les exportations de bois prennent soudain beaucoup d'ampleur. Il faut alors mobiliser des capitaux et de la main-d'œuvre, aménager des cours d'eau et des infrastructures (pistes, estacades, glissoires à billots, digues, etc.), installer et approvisionner de nombreux travailleurs dans les chantiers, assurer l'acheminement des pièces de bois selon différents modes combinés de transport (le traîneau, le flottage, le radeau et le bateau). C'est en hiver, sur un épais couvert de neige facilitant le charroi des troncs d'arbres, que se déroule le gros des activités forestières. Ce qui permet aux paysans de vaquer aux travaux des champs en été avant de gagner la forêt au retour de la neige pour se livrer aux activités du « bûcheronnage ».

C'est sous le couvert de contrats de la marine britannique que s'amorce la grande exploitation commerciale de la forêt québécoise. Durant les guerres napoléoniennes, des marchands ont obtenu de Londres des permis de coupe dans les forêts publiques, sans toutefois être assujettis à une quelconque redevance. En marge des approvisionnements militaires, ils en ont profité pour écouler de grandes quantités de bois sur le marché domestique des îles britanniques.

Après les hostilités, le commerce du bois avec la métropole a pris assez d'importance pour qu'on songe à réglementer les activités forestières. En 1824, les autorités coloniales introduisent les premiers droits de coupe frappant le bois extrait des forêts publiques et, au cours des années suivantes, elles mettent en place un régime d'affermage des forêts publiques. Dorénavant, pour exploiter la forêt, il faudra avoir obtenu un permis de coupe sur une superficie déterminée, la concession (de 65 ou de 130 kilomètres carrés, selon les périodes), et



CAMP DE BÛCHERON AU XIX^e SIÈCLE.

Archives nationales du Québec, Québec. P286, Fonds Taché, album n^o 10.

payer à l'État des droits sur le volume de bois coupé. Ce mode de gestion maintenu et périodiquement amendé par la suite sous les différents régimes politiques soumet les concessionnaires à certaines prescriptions. Ce système favorise nettement la concentration de l'exploitation forestière dans les mains d'un nombre relativement restreint de grands concessionnaires qui se partagent l'espace forestier en prenant appui sur les grands bassins hydrographiques. En cumulant les concessions, les plus ambitieux peuvent se constituer des réserves forestières qui atteignent et excèdent aisément 1 000 kilomètres carrés. Le système favorise aussi l'apparition de sous-traitants nombreux, lesquels connaissent diverses fortunes en exécutant des contrats de coupe de bois pour le compte d'entreprises concessionnaires.

Par ailleurs, comme l'État concède beaucoup de terres à des colons en marge et au sein des concessions forestières, les colons et les concessionnaires forestiers entretiennent des relations à la fois complémentaires et conflictuelles. Complémentaires, car les colons peuvent trouver à s'employer dans les chantiers du voisinage et y écouler des produits de leur ferme. Conflictuelles aussi, car il arrive souvent aux colons et aux concessionnaires de se disputer le bois à couper, selon des modalités pas très réglementaires. En effet, il ne répugne pas aux milieux ruraux de s'approvisionner en bois,



SCÈNE DE DÉFRICHEMENT, ROQUEMAURE, ABITIBI, 1934.

Maurice Proulx. Série Office du film du Québec. Archives nationales du Québec, Québec. E6, S7, P68333.

ROQUEMAURE, ABITIBI, 1935.

Maurice Proulx. Série Office du film du Québec. Archives nationales du Québec, Québec. E6, S7, P68327.



en douce, à même les forêts concédées. Quant aux concessionnaires, plusieurs ne se gênent pas de dégarnir de leurs bois commerciaux les terres promises à l'agriculture avant que ne s'amènent les colons, privant ceux-ci d'une éventuelle source de revenu.

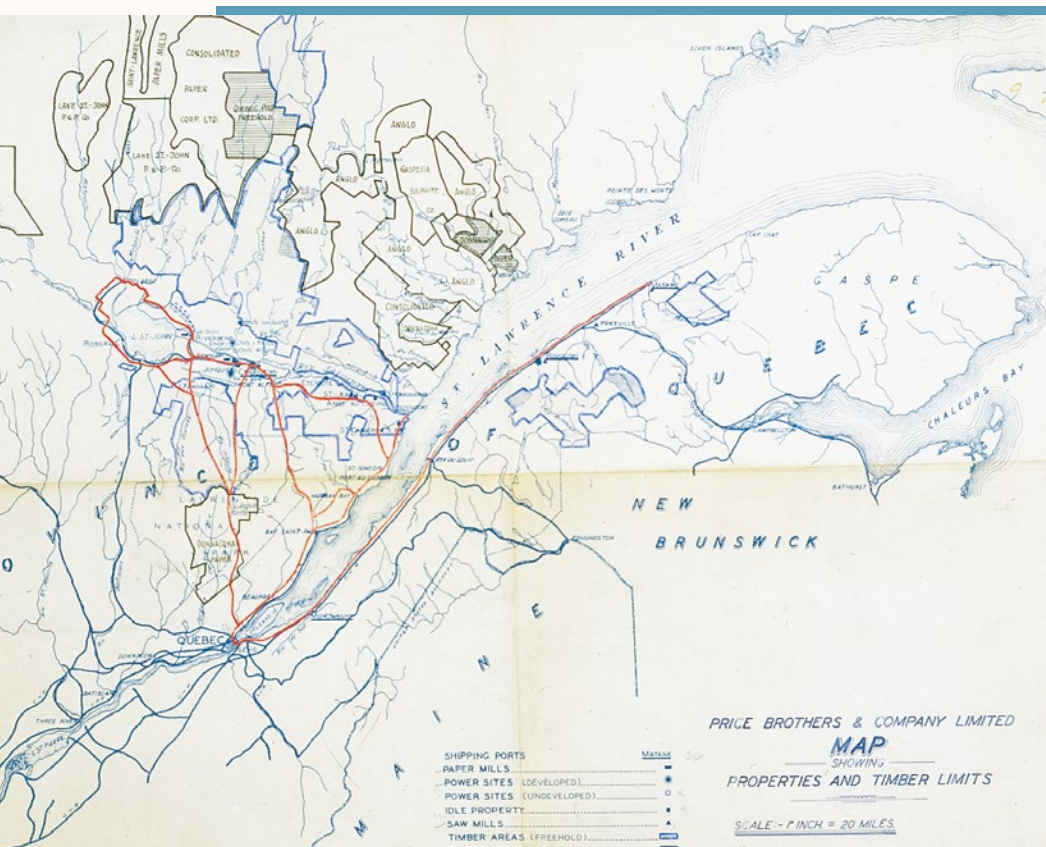
Au XIX^e siècle, l'exploitation forestière repose avant tout sur les grandes essences commerciales, comme le chêne et le pin de qualité, surtout ce dernier que l'on trouve en abondance. En raison de ses énormes réserves de pins, l'Outaouais s'impose vite comme la première région forestière du Québec quant à la valeur de sa production. À vrai dire, elle en sera le cœur jusqu'à la révolution opérée par l'avènement de la nouvelle économie du papier au tournant du XX^e siècle. Vers 1885, la région contribue pour 75 % de la valeur totale des droits de coupe dans les forêts publiques du Québec. La Mauricie et le Saguenay n'y comptent ensemble que pour à peine 10 %, une proportion analogue à celle de tout le flanc sud du Saint-Laurent. Au cours des premières décennies du siècle, les seigneuries participent d'une manière importante au grand commerce du bois. Mais rapidement, le centre de l'activité forestière se déplace vers l'intérieur, ce qui favorise la montée de nouvelles régions forestières de la rive nord du fleuve : la Mauricie à compter des années 1820 et le Saguenay un peu plus tard à la fin des années 1830.

L'exploitation forestière du XIX^e siècle est, par sa nature, très sélective. Non seulement valorise-t-elle les meilleures essences commerciales, mais elle recherche aussi les arbres de belle stature dont elle tirera le meilleur profit. La récolte du bois équarri est plus exigeante que celle du bois de sciage, car l'arbre doit fournir des pièces de bonne taille qui doivent être exemptes de tout défaut apparent. L'équarrissage se fait sur place immédiatement après l'abattage. Quant au bois destiné au sciage, on se contente sur place d'ébrancher l'arbre et de le segmenter en quelques tronçons de bonne longueur, quatre mètres et plus généralement, et d'un diamètre réglementaire, selon les essences.

La quête des bois de commerce oblige à déplacer constamment les opérations forestières en fonction de la ressource accessible, ce qui les entraîne de plus en plus loin à l'intérieur des grands bassins hydrographiques, au fur et à mesure que s'épuisent les possibilités des parterres de coupe. À la fin du XIX^e siècle, les pinèdes québécoises ne sont plus aux yeux des contemporains ces vastes réserves inépuisables qu'on se représentait jadis. L'épinette, d'un moindre rapport commercial que le pin de qualité, est de plus en plus exploité, en Mauricie, par exemple, où le pin commercial se fera rare rapidement.

Au XX^e siècle, lorsque s'impose l'économie papetière, les besoins en bois deviennent énormes. Mais l'industrie de la pâte se montre, elle, très peu sélective. Elle se contente

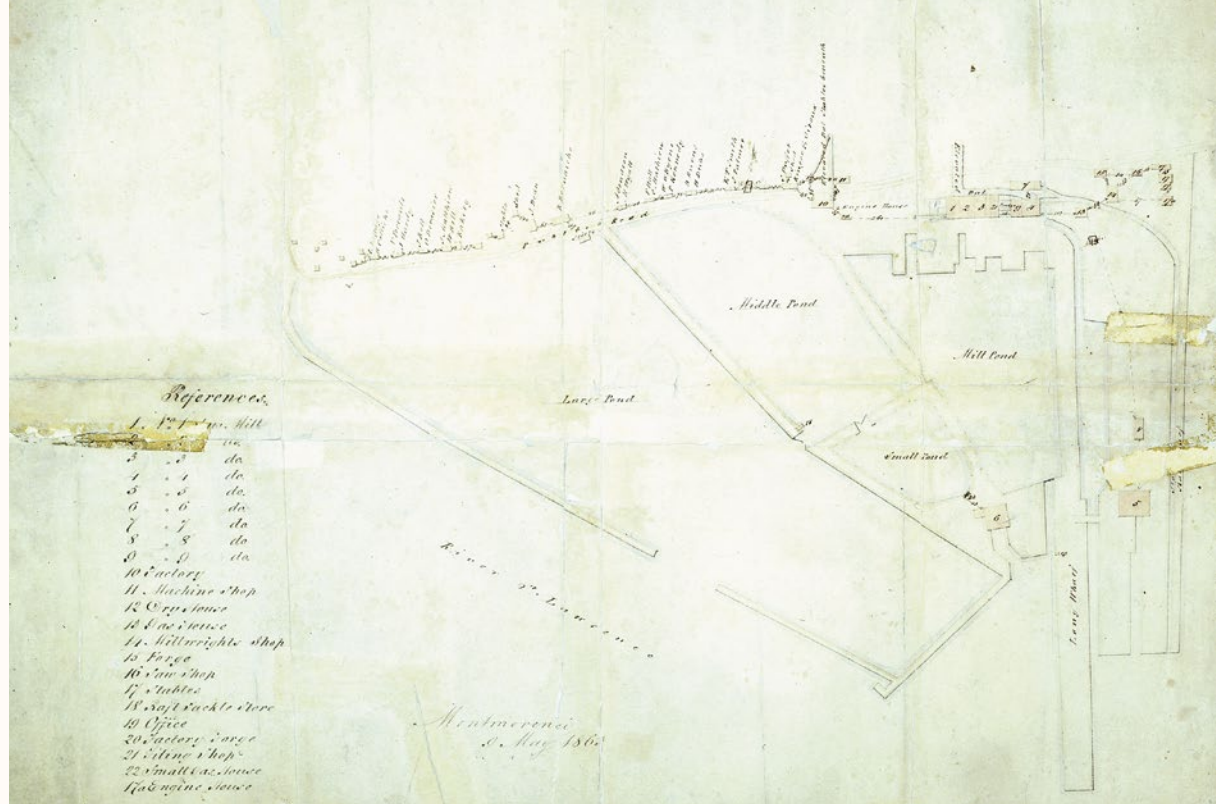
d'essences de conifères comme l'épinette noire et le pin gris, sans égard à la forme des arbres, que la forêt québécoise semble pouvoir offrir à profusion. L'État s'adapte à la nouvelle demande, il laisse couper les arbres à papier au diamètre à la base de plus en plus petit et s'accommode, depuis les années 1960, des coupes à blanc. Avec la montée en puissance de l'économie papetière, on en vient également, au cours des années 1930, au légendaire billot de quatre pieds de long, plus facile à manœuvrer lors des opérations en forêt et en usine. La course au bois à pâte va modifier radicalement l'équilibre des régions forestières qui



MAP SHOWING PROPERTIES [...] 1948. PRICE BROTHERS & COMPANY.

Archives nationales du Québec, Québec. P666, Price chemise 8, n° 15.

**PLAN DU MOULIN
DE MONTMORENCY
ET DES ENVIRONS, BEAUPORT, 1863.**
Archives nationales du Québec, Québec.
P1000, S5, Montmorency, 1863.



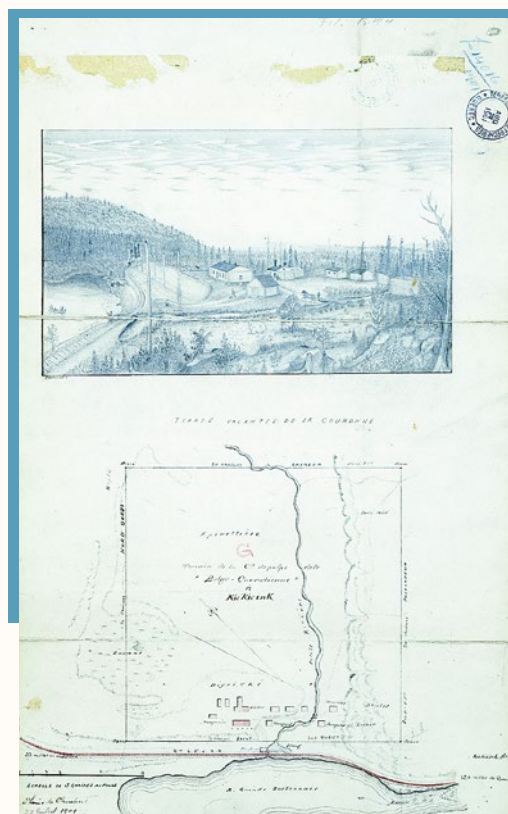
caractérisait l'économie forestière au siècle précédent. L'Outaouais perd la première place comme zone productrice. Vers 1940, la Mauricie qui la lui a ravie fournit le tiers des droits de coupe prélevés dans tout le territoire québécois.

Au XIX^e siècle, avant de se livrer à l'abattage des arbres, il faut frayer des pistes pour amener aux chantiers des hommes, des animaux de trait, des traîneaux, de l'outillage et des provisions de bouche, des animaux sur pieds, des porcs surtout, à abattre le temps venu. Il faut aussi aménager les campements, très sommaires et fort peu hygiéniques jusqu'au début du XX^e siècle, où les hommes s'abriteront par petits groupes, généralement moins d'une dizaine, parfois sous un même toit que les bêtes, isolés de celles-ci par une simple cloison. L'approvisionnement des chantiers engendre un important trafic de denrées et d'animaux, les chevaux surtout pour la traction. Et plusieurs concessionnaires et sous-traitants com-

blent en partie les besoins de leurs chantiers à même des fermes qu'ils exploitent en des lieux choisis. Ces conditions vont changer considérablement au XX^e siècle, surtout après les années 1930. L'aménagement d'installations moins rudimentaires et surtout plus hygiéniques marquera un changement majeur dans le régime de vie des forestiers. En même temps que l'arrivée du camion améliorera graduellement les conditions d'approvisionnement, les déplacements en forêt et le va et vient avec le monde rural et la ville.

Au XIX^e siècle, dans les diverses régions productrices, on dénombre annuellement par milliers les travailleurs forestiers montés aux chantiers. Et l'essor de l'économie papetière fera encore augmenter leur nombre durant la première moitié du XX^e siècle, jusqu'à un sommet de près de 50 000. Toutefois, après la Seconde Guerre mondiale, la mécanisation et la motorisation modifient graduellement les conditions du travail en forêt. Et la productivité accrue se soldera par une diminution accélérée des besoins de main-d'œuvre. La scie mécanique et le tracteur à chenille (qui se substitue au cheval) entament la transformation des méthodes de travail sur les sites d'abattage. Elle sera plus tard complétée par l'introduction des machines motorisées de plus en plus complexes qui aujourd'hui coupent un arbre, l'ébranchent, le tronçonnent et l'empilent en une suite d'opérations.

Jusqu'aux années 1960, les travailleurs forestiers étaient très majoritairement recrutés parmi les cultivateurs qui trouvaient dans le « bûcheronnage » un revenu complémentaire à celui de l'exploitation agricole. Ce couplage de l'agriculture et du « bûcheronnage », que l'on nomme le système agroforestier, fut l'un des traits dominants de plusieurs collectivités locales des diverses régions forestières du Québec. Avec les progrès technologiques, les activités forestières ont été progressivement étendues sur pratiquement toute l'année. Si bien que depuis la décennie 1960-1970, on a assisté à la professionnalisation accélérée du travail en forêt, et partant, au découplage des activités agricoles et du métier de bûcheron. Ce fut la fin d'une longue tradition et pour plusieurs économies locales, un facteur de déstabilisation.



**TERRAIN DE LA COMPAGNIE
DE PULPE DITE BELGE-CANADIENNE
À KISKISING.**
P. H. Dumais, 1901.
Archives nationales du Québec, Québec.
E21, Terres et Forêts, Cantons, R21/4.

Transporter le bois

Depuis l'essor de l'exploitation commerciale de la forêt au début du XIX^e siècle, l'acheminement des grumes (les tronçons d'arbres non écorcés), des pièces équarries et sciées a emprunté différents circuits et s'est appuyé sur plusieurs modes de transport interreliés.

Au XIX^e siècle, le bois équarri est préparé sur place ; l'arbre abattu est sectionné puis écorcé et immédiatement mis grossièrement en forme carrée, à la hache. Les pièces sont ensuite traînées jusqu'aux cours d'eau. Là, elles sont réunies pour former de grands radeaux sur lesquels vivront des équipages, qui les dirigeront sur de longues distances, jusqu'au grand terminal de Québec, le plus souvent. Dans les endroits les plus accidentés des cours d'eau, aux abords des chutes et des rapides tumultueux, les trains de radeaux sont défaits par sections puis reconstruits une fois l'obstacle contourné. Tout au long du parcours, les radeaux pourront être ravitaillés. Sur le fleuve en particulier, les trains de radeaux sont fréquentés par de nombreuses petites embarcations se livrant à divers échanges.



CHARROI DU BOIS, VERS 1950.

Herménégilde Lavoie. Archives nationales du Québec, Québec. P395, D29, P5.



PORT ALFRED, 1959.

Georges Driscoll. Archives nationales du Québec, Québec. E6, S7, P166-59.



FLOTTAGE DU BOIS VERS 1950.

Herménégilde Lavoie. Archives nationales du Québec, Québec. P395, D29, P31.

Les arbres abattus voués au sciage ne sont pas écorcés sur place. Ébranchés puis tronçonnés, les billes sont ensuite empilées en tas, de distance en distance. De là des équipes les traînent avec des chevaux jusqu'à un prochain cours d'eau où elles sont disposées de telle manière que les hautes eaux du printemps les emportent. Au préalable, les ruisseaux qui relient les lacs auront été nettoyés et préparés pour favoriser le coup d'eau qui entraînera le bois coupé jusqu'à la rivière principale. Mais on ne met pas des billes à flotter sans avoir pris au préalable certaines précautions. Car, dans les eaux fortes, elles pourraient se dégrader, voire se rompre sur des obstacles. Elles risquent aussi de s'échouer ou encore d'être emportées par le courant et de se perdre sur le fleuve. Aux endroits indiqués, on installe donc des glissoires à billes qui enjambent les plus gros obstacles. Ailleurs, pour faciliter la descente des pièces de bois, on améliore à la dynamite des passages dans le roc, comme sur le Saint-Maurice au milieu du siècle dernier. À d'autres endroits encore, on aménage des digues qui assureront un meilleur volume d'eau. Et un peu partout, on veille à étendre des estacades sur les grands cours d'eau. Ces longues enfilades de billes reliées les unes aux autres par des câbles et arrimées à des piliers érigés dans l'eau ont pour fonction de guider et de retenir les billes envoyées au flottage. Elles servent aussi le cas échéant au partage des récoltes entre les concessionnaires d'un même bassin.

Le flottage est un véritable métier qui se pratique à compter du dégel et se termine au retour des glaces. Chaque année, des centaines de travailleurs s'y emploient armés de crochets et de pics. Ils font franchir aux billes les principaux obstacles, en défont les amoncellements à force de bras ou, faute de mieux, à la dynamite. Ils les retiennent



CHARROI DU BOIS, VERS 1950.

Herménégilde Lavoie. Archives nationales du Québec, Québec. P395, D29, P29.

quand le courant risque de les emporter au large et les remorquent en bateau à vapeur, lorsque se répand ce type d'embarcation. Le draveur — on nomme ainsi par déformation du mot anglais *drive* celui qui participe au flottage — a aussi la mission de pousser à l'eau les billes que la fonte des glaces n'a pas suffi à entraîner dans le cours d'eau, et d'y remettre celles qui se sont échouées durant la descente. Un métier dangereux que celui-là. La perte d'équilibre au-dessus de l'eau glacée, la propulsion de billes soudainement libérées, voilà des pièges redoutés que tous savent mortels.

Au XIX^e siècle, le chemin de fer, qui pousse de plus en plus ses ramifications, transporte une part croissante du bois coupé. Une partie des billes destinées au sciage est aussi transportée par la batellerie fluviale. Les goélettes de Charlevoix chargées de bois ont laissé un souvenir ému de cet ancien trafic qui a survécu jusque tard au XX^e siècle. Mais, sans conteste, c'est le flottage qui détient la pre-

mière place comme mode de transport entre la forêt et les scieries. Quant au bois scié, le plus souvent on le charge sur des navires, mais le train y prend une part croissante.

Au ^{xx}^e siècle, on ne renonce pas aux méthodes anciennes de transport du bois. Le flottage, que les nombreux travaux de régularisation des eaux facilitent, est rendu plus efficace et surtout moins dangereux pour les travailleurs qui s’y adonnent. Il demeure longtemps la pierre d’assise du charroi

des billes entre le lieu d’abattage et la papeterie ou la scierie. Il cesse définitivement au début des années 1990, sous les contraintes écologiques. Après la Seconde Guerre mondiale, la motorisation annonce un changement en profondeur des pratiques sur les parterres de coupe. Dans un premier temps, ce sont les chevaux qu’on remplace par le tracteur dans les opérations de ramassage des billes (équipé de chenilles, le tracteur flotte littéralement sur la neige), puis c’est celui-ci que l’on tend à remplacer à compter des années 1960 par de nouvelles machines qui un jour auront transformé le bûcheron en opérateur de monstre mécanique. Quant au camion, on l’utilise d’abord pour compléter les dispositifs du flottage et du train pour le transport du bois brut. Puis, dans un deuxième temps, on le voit prendre la relève du

flottage au fur et à mesure qu’on en interdit l’usage sur les rivières du Québec.

Aujourd’hui, à cause de son incomparable flexibilité, le camion est un rouage essentiel dans la logistique du transport au sein de toute la filière des produits forestiers, depuis le site d’abattage jusqu’à l’entrepôt du fournisseur de matériaux de construction. En cela, il complète et concurrence à la fois, le train et le bateau. De nos jours, le train assure l’approvisionnement entier ou partiel en bois brut de certaines usines. Le bateau, lui, a pratiquement perdu cette fonction. Le train et le bateau jouent évidemment un rôle indispensable dans le transport des produits du sciage et ceux des usines de transformation du bois.

L’impact industriel de l’exploitation des forêts

Le voyageur, qui descendait ou remontait le fleuve entre Québec et Montréal au ^{xix}^e siècle, ne pouvait qu’être saisi par l’omniprésence de l’économie forestière tout au long du trajet, au fur et à mesure que le paysage se dévoilait à ses yeux : tous ces radeaux et ces bateaux chargés de bois ; ces scieries aperçues sur la berge, de distance en distance ; ces estacades cernant des milliers de billes dans les anses et à l’embouchure des cours d’eau ; ces empilements de bois aux abords des quais et des jetées.

Par ses activités directes et indirectes procurant des emplois nombreux, l’exploitation de la forêt a joué un rôle de premier plan dans l’organisation du territoire aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles. Hormis l’agriculture, sans doute aucune autre activité économique n’aura marqué autant le paysage.

Le sciage est l’activité industrielle par excellence de l’économie du bois au ^{xix}^e siècle. Pour l’essentiel, il s’agit d’une activité du monde rural qui en dehors de l’agriculture, vers 1870, procure à celui-ci quatre emplois sur dix. Aucun village digne de ce nom qui n’ait sa scierie ; certains en alignent plusieurs. Mais le sciage n’est pas pour autant absent du monde urbain. Il est même une caractéristique importante sinon dominante de quelques centres urbains qui participent intensément au commerce du bois, Trois-Rivières et Hull notamment, et le pourtour de la ville de Québec où l’on dénombre plusieurs gros établissements.

Au total, on recense plus de 1 000 scieries en 1871 dans l’ensemble du territoire québécois. Avec les progrès de l’occupation du sol par les colons et le recul vers l’intérieur des centres d’abattage, le sciage tend à se déplacer vers la périphérie et la partie septentrionale du territoire. La plupart des scieries sont de petits établissements qui n’emploient qu’une ou quelques personnes, et dont la production est en grande partie, sinon en totalité, écoulée sur le marché local ou régional. Plusieurs de ces petites scieries sont montées à l’intérieur d’un moulin à moudre le grain. En plus de cette nébuleuse de petits établissements, le Québec compte aussi quelques dizaines de grosses scieries, des installations industrielles complexes dont la production est pour la plus grande partie destinée au marché de l’exportation. Certaines fonctionnent avec l’énergie

hydraulique et bénéficient du progrès technologique de la turbine qui permet d’atteindre des volumes impressionnants de production. D’autres fonctionnent à la vapeur, une énergie d’avenir dont l’usage se répand, mais dont on s’efforce d’apprivoiser non sans difficulté le procédé. Ces grandes scieries emploient parfois plus d’une centaine de personnes sur place et de nombreuses autres en forêt. Au ^{xix}^e siècle, l’activité du sciage est estivale, elle débute après le départ des glaces sur les cours d’eau et cesse avec l’arrivée du gel.

L’exploitation du bois marque de façon importante la morphologie des villes qui y détiennent des fonctions nodales. Ainsi, la petite ville de Hull se définit d’abord au ^{xix}^e siècle autour d’installations de sciage aménagées sur les berges et les îles de l’Outaouais. À Trois-Rivières, le démarrage en trombe de l’exploitation de la forêt dans l’axe du Saint-Maurice au milieu du siècle stimule la croissance de la ville. Sa population passera de 5 000 habitants vers 1850 à environ 10 000 vers 1900. Installées à la confluence de la rivière et du fleuve,



MOULIN PRICE, RIVERBEND, SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN, 1927.

Archives nationales du Québec, Québec. E21, Fairchild, R2, 12.



TROIS-RIVIÈRES, 1929.

Fairchild Aviation Limited. Archives nationales du Québec, Québec. P1000, S5. Fairchild, n° 94.

de très grandes scieries y alimentent un important trafic portuaire. De dizaines de navires viennent chaque année à son port pour être chargés de pièces de bois et en repartent pour l'étranger. Mais c'est à Québec, centre névralgique de ses exportations, que l'économie forestière a le plus d'impact. Une batterie de scieries entourent la ville et de grandes quantités de pièces de bois encombrant ses installations portuaires qui s'égrènent en contrebas des caps. Durant les bonnes années, au milieu du siècle, une étrange pagaille y règne, tellement sont enchevêtrées les activités que mènent des centaines de travailleurs aux fonctions diverses : ici on s'affaire à construire et à réparer des navires ; là on s'active à démonter des radeaux de bois ; ailleurs on décharge poutres et planches de goélettes et autres bateaux côtiers des matières qu'attendent de grands navires de mer. Le front de fleuve à Québec, c'est la grande artère de l'économie du bois du XIX^e siècle.

Au XX^e siècle, les scieries sont toujours présentes dans le paysage, mais elles se concentrent de plus en plus sur les marges du territoire près des grandes zones d'approvisionnement en bois. Les énergies nouvelles, la vapeur, puis le moteur à essence et l'électricité ont fini par les émanciper de la dépendance de la force motrice de l'eau. Dorénavant, elles peuvent fonctionner l'année durant pourvu qu'on puisse les approvisionner en bois. Toutefois, l'élément majeur de l'économie du bois ce n'est plus la scierie comme autrefois, mais

l'usine papetière aux dimensions impressionnantes, qui procure des emplois par centaines. En quelques années, ces nouveaux établissements transforment d'humbles paroisses rurales en villes de plusieurs milliers d'habitants, en même temps qu'ils stimulent la croissance de centres urbains dont ils contribuent à réaménager la physionomie.

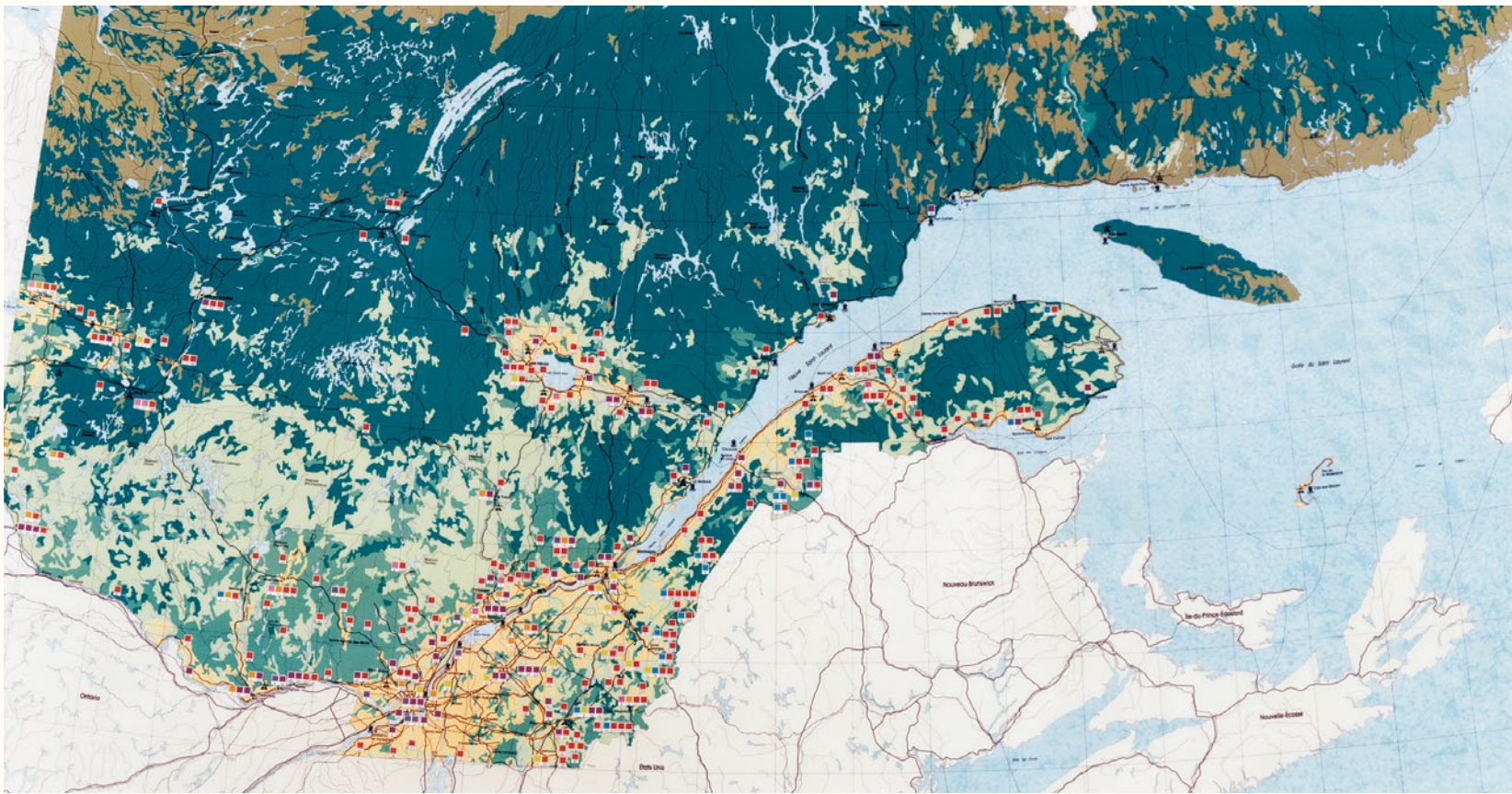
En 1901, le Québec compte déjà 14 usines de pâtes et 12 usines de papiers qui ensemble emploient près de 4 000 travailleurs. Dix ans plus tard, 35 établissements donnent de l'emploi à environ 6 600 travailleurs. Et l'élan se poursuit. En 1929, juste avant la grande crise, le nombre d'établissements atteint la cinquantaine et le nombre de travailleurs, presque les 18 000. Un essor remarquable depuis les premiers balbutiements au siècle précédent. En fait, déjà à la fin des années 1920, on reconnaît les grands traits de la structure de l'économie papetière du Québec contemporain. La Mauricie avec huit établissements est la première région productrice ; elle réalise alors tout près de 40 % de la production québécoise. Elle est suivie du Saguenay qui en contribue 25 %. La région de Québec compte pour moins de 15 % et celle de l'Outaouais pour quelque 10 %.

Ce développement s'est appuyé sur une technologie de production en progrès rapide, sur le contrôle de l'énergie hydraulique et, fait capital, sur l'hydroélectricité. La technique de fabrication de pâtes à soude (pâte chimique, de cuisson) a fait son apparition au Québec à Windsor Mills en 1864. Celle de la pâte mécanique (obtenue par le meulage du bois) fut introduite cinq ans plus tard à Valleyfield.



CHANDLER, 1927.

Archives nationales du Québec, Québec. E21, Terres et Forêts, CAFC H 27 bis.



L'INDUSTRIE DES PRODUITS FORESTIERS AU QUÉBEC, 1993.
Ministère des Ressources naturelles, Service de la cartographie.

Les premiers grands complexes papetiers sont aménagés à proximité de grands barrages qui jalonnent les principaux cours d'eau qui assurent des approvisionnements en énergie hydraulique et électrique (comme à Grand-mère, à Hull et à Chicoutimi). Mais lorsque la technologie électrique permet enfin le transport du courant électrique sur de grandes distances (Shawinigan Water and Power relie la Mauricie à Montréal en 1903), il n'est plus nécessaire d'établir les usines papetières aux abords des chutes. De nouveaux sites peuvent être envisagés en fonction d'autres critères. Et c'est ainsi qu'approvisionnée en électricité depuis Shawinigan, l'agglomération trifluvienne émerge entre 1910 et 1930 comme le plus important centre papetier au Québec. Les papeteries prennent la place occupée par les grandes scieries qui, depuis le milieu du XIX^e siècle, avaient redéfini la vocation économique de la ville. Reliées aux réseaux ferroviaires, flanquées de leurs vastes cours à bois, déployées de part et d'autre des installations portuaires, les trois usines trifluviennes, toujours en activité, dominant tout le front de fleuve écrasant de leur masse un bâti urbain encore, au tournant des années 1930, étroitement regroupé autour d'elles.

Ailleurs à la même époque, d'une emprise spatiale certes moins imposante qu'à Trois-Rivières, l'industrie papetière s'inscrit comme un élément majeur de l'armature d'autres centres urbains d'importance. À Hull, un complexe papetier occupa longtemps une large portion du front industriel qui a pris naissance et a progressé le long de l'Outaouais, juste en face d'Ottawa, la capitale fédérale. Jugé disgracieux, ce paysage industriel a été éradiqué en très bonne partie depuis quelques décennies. Il fait place aujourd'hui à des espaces verts et au Musée des civilisations inauguré récem-

ment. Québec non plus n'a pas échappé à la poussée de l'économie du papier. Même si, au XX^e siècle, la ville n'est plus le centre névralgique des exportations du bois, son front de fleuve sera lui aussi en partie redéfini par une imposante papeterie à la fin des années 1920, toujours en activité elle aussi.

L'impact de l'économie papetière s'est fait sentir partout, depuis les lieux d'abattage jusqu'aux lieux de transformation du bois. Ayant mis sous leur coupe la plus grande partie de l'espace concédé, ce sont les entreprises papetières qui dorénavant impriment leur rythme aux opérations forestières et au transport du bois. Et souvent, là où elles s'installent, les grandes papeteries font naître ou consolident des noyaux de population anglophone, un capital humain arrivé avec le capital industriel. Dans certaines villes, elles aménagent même directement l'habitat de secteurs urbains, favorisant la diffusion de modèles architecturaux d'inspiration anglo-américaine. La ville de Grand-Mère offre encore aujourd'hui de très beaux exemples de ces initiatives du début du XX^e siècle.

Certaines parmi les premières usines implantées à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle n'ont pas survécu longtemps aux pressions de l'industrie du papier (celles de Chicoutimi et de Val-Jalbert, par exemple, que l'on a transformées en attraits touristiques). D'autres établissements ont vu le jour après le second conflit mondial, surtout sur les marges du territoire, notamment en Abitibi et sur la Côte-Nord. Mais depuis les dernières décennies, l'heure est à la recherche des gains de productivité plutôt qu'à l'ajout d'établissements de production.

En plus de la fabrication du papier et d'anciennes productions, celles des portes et fenêtres et des meubles par exemple, l'économie forestière a donné naissance au XX^e siècle à des établissements spécialisés, celui de la préparation d'agglomérés de bois destinés aux travaux de construction et celui de l'assemblage de maisons en usine, pour en nommer les plus importants. Enfin, il y a peu, est apparue une première génération d'établissements de désencrage du papier en vue de sa réutilisation.

Envisagée dans ses effets généraux sur deux siècles, l'économie forestière n'a pas peu marqué l'environnement. La coupe intensive des arbres a accéléré la transformation de la forêt québécoise qui apparaît de nos jours passablement différente de ce qu'en découvrirent les pionniers français. De plus, la déforestation a hâté le processus d'érosion et les rejets acides des bois mis au flottage ont pollué les rivières dont le lit est jonché d'une épaisse couche de débris et d'arbres noyés. Et comme les arbres de la forêt québécoise mettent beaucoup de temps, plus que sous d'autres ciels, pour arriver à maturité, une trop grande pression de coupe menace aujourd'hui l'équilibre que l'on doit savoir maintenir entre les besoins de production et la capacité de la forêt à se renouveler.

En ce sens, les dernières décennies auront vu s'affirmer une conscience plus sensible à la nécessité de mieux protéger le patrimoine forestier et de parvenir à une gestion équilibrée des ressources du milieu. Les efforts de replantation sur les parterres de coupe et les zones dévastées, de réhabilitation des cours d'eau, de récupération et de recyclage du papier en sont des manifestations tangibles.

Bibliographie*

- ANONYME, *Personnel de l'École d'agriculture de 1859-1912*, Sainte-Anne-de-La-Pocatière, Archives de la Côte-du-Sud.
- ANONYME (1914), *The Fish and Game Clubs of the Province of Quebec*, Québec, Ministry of Colonization, Mines and Fisheries.
- ARMSTRONG, Christopher, et H. V. Nelles (1988), *Monopoly's Moment, the Organization and Regulation of Canadian Utilities, 1830-1930*. Toronto, University of Toronto Press.
- ARMSTRONG, Robert (1984), *Structure and Change : an Economic History of Quebec*, Toronto, Gage Publishing Limited.
- BAGROW, Leo (1964), *History of Cartography*, revu et augmenté par R.A. Skelton, Cambridge, Harvard University Press.
- BÉLANGER, Jules, Marc Desjardins, Yves Frenette, avec la collaboration de Pierre Dansereau (1981), *Histoire de la Gaspésie*, Montréal et Québec, Boréal Express et Institut québécois de recherche sur la culture.
- BÉLANGER, Marcel (1991), « Que sont devenues les campagnes ? », dans Bernard Vachon (dir.), *Québec rural dans tous ses états*, Montréal, Boréal, p. 55-63.
- BELLAVANCE, Claude (1995), « Réseaux, territoires et électricité : la dynamique spatiale du processus d'électrification du Québec méridional », dans Serge Courville et Normand Séguin (dir.), *Espace et culture/Space and Culture*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval (coll. « Géographie historique »), p. 393-404.
- BELLAVANCE, Claude (1994), *Shawinigan Water and Power, 1898-1963. Formation et déclin d'un groupe industriel au Québec*, Montréal, Boréal.
- BÉRUBÉ, Pierre (1993), *L'organisation territoriale du Québec*, Québec, Les Publications du Québec.
- BLANCHARD, Raoul (1960), *Le Canada français. Province de Québec*, Montréal, Librairie Arthème Fayard (Canada).
- BLANCHARD, Raoul (1953), *L'ouest du Canada français*, « Province de Québec », Montréal, Beauchemin.
- BLANCHARD, Raoul (1950), *La Mauricie*, Trois-Rivières, Bien public.
- BLANCHARD, Raoul (1947), *Le Centre du Canada français*, « Province de Québec », Montréal, Beauchemin.
- BLANCHARD, Raoul (1935), *L'est du Canada français*, « Province de Québec », Montréal, Beauchemin, 2 vol.
- BOUCHARD, Gérard (1996), *Quelques arpents d'Amérique. Population, économie, famille au Saguenay, 1838-1971*, Montréal, Boréal.
- BOUCHETTE, Joseph (1832), *A topographical dictionary of the province of the Lower Canada*, Londres, Longman, Rees, Orme, Brown, Green and Longman.
- BOUCHETTE, Joseph (1832), *The British Dominions in North America ; or a topographical and statistical description of the provinces of Lower Canada and Upper Canada, Nova Scotia, The Islands of Newfoundland, Prince Edward and Cape Breton, including considerations on land-granting and emigration, to which are annexed statistical tables and tables of distances etc.*, Londres, Longman, Rees, Orme, Brown, Green and Longman, 2 vol.
- BOUCHETTE, Joseph (1831), *Statistical tables of the Province of Lower Canada, accompanying the topographical map thereof [...]*, Londres, Thomas Davison, Whitefriars.
- BOUCHETTE, Joseph (1815), *Description topographique de la province du Bas-Canada, avec des remarques sur le Haut-Canada, et sur les relations des deux provinces avec les États-Unis de l'Amérique*, Londres, William Faden.
- BOUDREAU, Claude (1994), *La cartographie au Québec, 1760-1840*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval.
- BOUDREAU, Claude (1986), *L'analyse de la carte ancienne, essai méthodologique : la carte du Bas-Canada de 1831, de Joseph Bouchette*, Québec, Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires des francophones en Amérique du Nord (coll. « Rapports et mémoires de recherche du CÉLAT », n° 7).
- BRIÈRE, Jean-François (1990), *La pêche française en Amérique du Nord au XVIII^e siècle*, Montréal, Fides.
- BROC, Numa (1986), *La géographie de la Renaissance*, Paris, Éditions du CYHS.
- BROSSARD, Jacques, et al. (1970), *Le territoire québécois*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- BROWN, Lloyd A. (1977), *The Story of Maps*, New-York, Dover Publication.
- BRUN, Henri (1992), « Le territoire du Québec : à la jonction de l'histoire et du droit constitutionnel », *Les Cahiers de droit*, vol. 33, n° 3, p. 927-943.
- BRUN, Henri (1974), *Le territoire du Québec, six études juridiques*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- BUISSERET, David (1991), *Mapping the French Empire in North America*, Chicago, Newberry Library.
- BURDEN, Philip D. (1996), *The Mapping of North America: a List of Printed Maps 1511-1670*, Rickmansworth, Raleigh Publications.
- CAMU, Pierre (1996), *Le Saint-Laurent et les Grands Lacs au temps de la voile, 1608-1850*, Montréal, Hurtubise HMH.
- CANADA, DEPARTMENT OF THE INTERIOR, DOMINION WATER POWER AND RECLAMATION SERVICE (1917), *Central Electric Stations/Electric Power Statistics*, Ottawa, Imprimeur de la Reine.
- Cartes et figures de la terre* (1980), [Exposition réalisée par le Centre de création industrielle en collaboration avec la Bibliothèque publique d'information et al.], Paris, Centre Georges Pompidou, Centre de création industrielle.
- Cartographies* (1985), Montréal, Les Presses de l'université de Montréal (coll. « Études françaises », n° 21, 2).
- CHARBONNEAU, André, Yvon Desloges, et Marc LaFrance (1982), *Québec ville fortifiée, du XVI^e au XIX^e siècle*, Québec, Éditions du Pélican et Parcs Canada.
- CHARLEVOIX, Pierre-François-Xavier de (1744), *Histoire et description générale de la Nouvelle-France, avec le journal historique d'un voyage fait dans l'Amérique septentrionale*, Paris, Nyon fils, 3 vol.
- CHARROIS, Geneviève (1990), *Gaspard Chaussegros De Lery ; 1682-1756, l'homme, l'ingénieur militaire, son travail pour la ville de Québec*, Mémoire de maîtrise, Université de Bourgogne, Dijon.
- COURVILLE, Serge (dir.) (1996), *Population et territoire*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval (coll. « Atlas historique du Québec »).
- COURVILLE, Serge (1985), « Le développement québécois : de l'ère pionnière aux conquêtes post-industrielles », *Le Québec Statistique, Édition 1985-1986*, Québec, Les Publications du Québec, p. 37-55.
- COURVILLE, Serge (dir.) (1984), *Itinéraire toponymique du Saint-Laurent, ses rives et ses îles*, Québec, Commission de toponymie.
- COURVILLE, Serge (dir.) (1984), « Rangs et villages du Québec : perspectives géohistoriques », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 28, n° 73-74.
- COURVILLE, Serge (1983), « Espace, territoire et culture en Nouvelle-France : une vision géographique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 37, n° 3, p. 417-429.

- COURVILLE, Serge (1981) « Contribution à l'étude de l'origine du rang au Québec : la politique spatiale des Cent-Associés », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 25, n° 65, p. 197-236.
- COURVILLE, Serge (dir.), Jacques Crochetière, Philippe Desaulniers et Joanne Noël (1988), *Paroisses et municipalités de la région de Montréal au XIX^e siècle (1825-1861)*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval.
- COURVILLE, Serge, et Serge Labrecque (avec la collaboration de Jacques Fortin) (1988), *Seigneuries et fiefs du Québec. Nomenclature et cartographie*, Québec, Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires des francophones en Amérique du Nord (coll. « Outils de recherche », n° 3).
- COURVILLE, Serge, Jean-Claude Robert et Normand Séguin (1995), *Le pays laurentien au XIX^e siècle : les morphologies de base*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval (coll. « Atlas historique du Québec »).
- COURVILLE, Serge, et Normand Séguin (1989), *Le monde rural québécois au XIX^e siècle*, Ottawa, La Société historique du Canada (coll. « Brochure historique », n° 47).
- DAINVILLE, François de (1986), *La cartographie reflet de l'histoire*, Genève, Slatkine.
- DAINVILLE, François de (1964), *Le langage des géographes*, Paris, Picard.
- DALES, John Harkness (1957), *Hydroelectricity and Industrial Development in Quebec, 1898-1940*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- DEBEIR, Jean-Claude, Jean-Paul Deléage et Daniel Hémerly (1986), *Les servitudes de la puissance : une histoire de l'énergie*, Paris, Flammarion.
- DECHÊNE, Louise (1974), *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, Paris, Plon (coll. « Civilisations et mentalités »).
- DEFFONTAINES, Pierre (1953), « Le rang, type de peuplement du Canada français », *Cahiers de géographie*, n° 5.
- DELÂGE, Denys (1991), *Le pays renversé : Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664*, Montréal, Boréal.
- DENIS, Léo-Germain, et A. V. White/Commission de la Conservation du Canada (1911), *Les forces hydrauliques du Canada*. Ottawa, Mortimer.
- DENYS, Nicolas (1672), *Description géographique et historique des costes de l'Amérique Septentrionale. Avec l'histoire naturelle du Pais*, Paris, Claude Barbin, 2 tomes (Vol. 2 : *Description exacte de la Pesche des Molües...*).
- DÉPATIE, Sylvie, Mario Lalancette et Christian Dessureault (1987), *Contributions à l'étude du régime seigneurial canadien*, Montréal, Hurtubise HMH (coll. « Cahiers du Québec/Histoire », n° 88).
- DERRUAU, Max (1956), « À l'origine du "rang canadien" », *Cahiers de géographie du Québec*, nouvelle série, n° 1, p. 39-47.
- DICKINSON, John A., et Brian Young (1995), *Brève histoire socio-économique du Québec*, Sillery, Septentrion.
- DUGAS, Clermont (1981), *Un pays de distance et de dispersion*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec.
- DUHAMEL DU MONCEAU, Henri-Louis (1769-1779), *Traité général des pesches et histoire des poissons qu'elles fournissent [...]*, Paris, Saillant & Nyon et Dessaint, 3 tomes.
- FARRELL, Barbara, et Aileen Desbarats (dir.) (1988), *Explorations in the History of Canadian Mapping : a Collection of Essays*, Ottawa, Association of Canadian Map Libraries and Archives.
- FAUCHER, Albert (1973), *Québec en Amérique. Essai sur les caractères économiques de la Laurentie*, Montréal, Fides.
- FORTIN, François (1714), *Traité de toute sorte de chasse et de pêche*, Amsterdam, s.é., 2 tomes.
- FORTIN, Gérald (1971), *La fin d'un règne*, Montréal, Hurtubise HMH.
- FORTIN, Jean-Charles, et Antonio Lechasseur (1993), *Histoire du Bas-Saint-Laurent*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- FRENETTE, Pierre, et al. (1996), *Histoire de la Côte-Nord*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture.
- GAFFIELD, Chad, et al. (1994), *Histoire de l'Outaouais*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- GANONG, William F. (1889), « The Cartography of the Gulf St-Lawrence, from Cartier to Champlain », *Transactions of the Royal Society of Canada*, sec. II.
- GARAND, Jean-Marc (1973), *Jacques-Nicolas Bellin (1703-1772) cartographe, hydrographe, ingénieur du ministère de la Marine : sa vie, son œuvre, sa valeur historique*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.
- GENTILCORE, R. Louis (dir.) (1993), *Atlas historique du Canada*, volume II : *La transformation du territoire, 1800-1891*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- GERMAIN, Georges-Hébert (1996), *Le génie québécois, histoire d'une conquête*, Montréal, Libre Expression.
- GINGRAS, Sylvain, et al. (1989), *Le club Triton*, Saint-Raymond de Portneuf, Les Éditions Rapides Blancs inc.
- GIRARD, Camil, et Normand Perron (1989), *Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- GOSS, John (1990), *The mapping of North America: three centuries of map-making 1500-1860*, Secaucus, N. J., Wellfleet Press.
- GOURDE, Gaétan (1980), *Étude cadre technique et économique ; les aboiteaux, comté de Kamouraska*, Rimouski, Ministère de l'Agriculture.
- GREER, Allan (1985), *Peasant, Lord and Merchant, Rural Society in Three Quebec Parishes, 1740-1840*, Toronto, University of Toronto Press.
- HAMEL, Aubert (1963), « La récupération et la mise en valeur des alluvions maritimes du St-Laurent », *Agriculture*, 20, 3, p. 77-83.
- HAMELIN, Jean (dir.) (1976 et 1977), *Histoire du Québec*, Saint-Hyacinthe et Toulouse, Edisem et Privat.
- HAMELIN, Jean, et Yves Roby (1971), *Histoire économique du Québec, 1851-1896*, Montréal, Fides.
- HAMELIN, Louis-Edmond (1996), *Écho des pays froids*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval.
- HAMELIN, Louis-Edmond (1993), *Le rang d'habitat : le réel et l'imaginaire*, Montréal, Hurtubise HMH.
- HAMELIN, Louis-Edmond (1989), « Rang, côte et concession au sens de "peuplement aligné" au Québec depuis le XVII^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 42, n° 4, p. 519-543.
- HARDY, René (1996), *La sidérurgie dans le monde rural. Les hauts fourneaux du Québec au XIX^e siècle*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval (coll. « Géographie historique »).
- HARDY, René, et Normand Séguin (1984), *Forêt et société en Mauricie : la formation de la région de Trois-Rivières, 1830-1930*, Montréal, Boréal Express.
- HARISSE, Henry (1872), *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France et des pays adjacents, 1545-1700*, Paris, Tross.
- HARLEY, J. Brian (1977), « America in Maps dating from 1500 to 1856 », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 67, p. 458-460.
- HARVEY, Paul D. A. (1980), *The History of Topographical Maps, Symbols, Pictures and Surveys*, Londres, Thames and Hudson.
- HATVANY, Matthew G. (1995), « Wedded to the Marshes : The Island's Early Settlers », *Guardian-Patriot*, 7 janvier, p. C5.
- HAYNE, J. E. G. (1806), *Éléments de topographie militaire ou instructions détaillées sur la manière de lever à vue et de dessiner avec promptitude les cartes militaires*, traduit de l'allemand, Paris, Maginel.
- HARRIS, Richard Colebrook (1968), *The Seigneurial System in Early Canada. A Geographical Study*, Québec et Madison, Les Presses de l'Université Laval et University of Wisconsin Press, 2^e édition.
- HARRIS, Richard Colebrook, et Louise Dechêne (dir.) (1987), *Atlas historique du Canada*, volume I : *Des origines à 1800*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- HARRIS, Richard Colebrook, et John Warkentin (1974), *Canada Before Confederation, a Study in Historical Geography*, New York, Londres, Toronto, Oxford University Press.
- HEIDENREICH, Conrad E. (1988), « An Analysis of the 17th Century Map "Nouvelle France" », *Cartographica*, vol. 25, n° 3, p. 67-111.
- HEIDENREICH, Conrad E. (1982), « The French Mapping of North America », *The Map Collector*, n° 19, p. 2-11.
- HEIDENREICH, Conrad E. (1981), « Mapping the Great Lakes/ the Period of Imperial Rivalries, 1700-1760 », *Cartographica*, vol. 18, n° 3, p. 74-109.
- HEIDENREICH, Conrad E. (1976), « Explorations and Mapping of Samuel de Champlain (1603-1632) », *Cartographica*, vol. 13, suppl. 2 (coll. « Monographie », 17).
- HEIDENREICH, Conrad E., et Edward H. Dahl (1980), « A Critical Analysis of the North Part of America, a Facsimile Atlas of Early Canadian Maps », *Cartographica*, vol. 17, p. 2-11.
- HOGUE, Clarence, André Bolduc et Daniel Larouche (1979), *Québec, un siècle d'électricité*, Montréal, Libre expression.
- HUGHES, Thomas Parke (1983), *Networks of Power : Electrification in Western Society, 1880-1930*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.

- IGARTUA, José Eduardo (1996), *Arvida au Saguenay : naissance d'une ville industrielle*, Montréal, McGill-Queen's University Press.
- JEAN, Bruno (1985), *Agriculture et développement dans l'est du Québec*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec.
- JOLY, Fernand (1985), *La cartographie*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Que-sais-je ? », n° 937).
- KEATES, J. S. (1982), *Understanding Maps*, New York, Halsted Press Book.
- KERR, Donald, et Deryck W. Holdsworth (dir.) (1990), *Atlas historique du Canada*, volume III : *Jusqu'au cœur du xx^e siècle, 1891-1961*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- KERR, K. G. (1979), *Atlas historique du Canada*, Toronto, Neilson.
- KERSHAW, Kenneth A. (1993), *Early printed maps of Canada*, volume I : *1540-1703*, Ancaster, Ontario, Kershaw Publishing.
- KESTEMAN, Jean-Pierre (1988), *La ville électrique, un siècle d'électricité à Sherbrooke, 1880-1988*, Sherbrooke, Les éditions Olivier.
- KESTEMAN, Jean-Pierre (1985), *Une bourgeoisie et son espace : industrialisation et développement du capitalisme dans le district de Saint-François (Québec), 1823-1879*, Thèse de doctorat (histoire), Montréal, Université du Québec à Montréal.
- KESTEMAN, Jean-Pierre (avec la collaboration de Guy Boisclair et Jean-Marc Kirouac) (1984), *Histoire du syndicalisme agricole au Québec, UCC-UPA, 1924-1984*, Montréal, Boréal Express.
- KISH, Georges (1980), *La carte, image des civilisations*, Paris, Seuil.
- KISH, Georges (1978), *The Discovery and Settlement of North America, 1500-1865 : a Cartographic Perspective*, New-York, Harper and Row, 140 diapositives couleurs, 35 mm.
- KISH, Georges (s.d.), *History of Cartography*, Ann Arbor, University of Michigan, 200 diapositives couleurs, 35 mm.
- KLEMP, Egon (comp.) (1976), *America in maps dating from 1500 to 1856*, New York, Holmes and Meier.
- KONVITZ, Joseph W. (1987), *Cartography in France, 1660-1848, Science, Engineering and Statecraft*, Chicago, University of Chicago Press.
- KUPCIK, Yvan (1981), *Cartes géographiques anciennes : évolution de la représentation cartographique du monde, de l'Antiquité à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Grund.
- LABERGE, Alain (dir.) (1993), *Histoire de la Côte-du-Sud*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- La Gazette des Campagnes*, Archives de la Côte-du-sud.
- LASERRE, Jean-Claude (1980), *Le Saint-Laurent, grande porte de l'Amérique*, Montréal, Hurtubise HMH.
- LAURIN, Serge (1989), *Histoire des Laurentides*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- LAVOIE, Yolande (1972), *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930. Mesure du phénomène*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- LEBON, Wilfrid (1949), *Histoire du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière : le second demi-siècle 1877-1927*, Québec, Charrier & Dugal.
- LEMIEUX, Germain (1982), *La vie paysanne, 1860-1900*, Ottawa, Les Éditions Prise de parole, Les Éditions FM.
- LÉPINE, Pierre (1994), *Cartes anciennes, cartes originales ou reproduites [conservées à la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal]*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec.
- LÉPINE, Pierre, et Josée Berthelette (1985), *Documents cartographiques depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à 1820: inventaire sommaire*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec.
- LÉPINE, Pierre, et Michel Godin (1990), *Inventaire des cartes et plans sur microfiches NMC [Archives nationales du Canada] disponibles à la section des cartes [de la BNQ]*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 8 vol.
- LÉTOURNEAU, Firmin (1950), *Histoire de l'agriculture (Canada français)*, Montréal, L'Imprimerie populaire.
- LÉTOURNEAU, Marcel (1959), « Les battures de la rive sud et les aboiteaux », *Monographie agricole*, Québec, Université Laval.
- LEWIS, Malcolm (1980), « Changing national perspectives and the mapping of the Great Lakes between 1755-1795 », *Cartographica*, vol. 17, n° 3, p. 1-31.
- LIBAULT, André (1968), *Histoire de la cartographie*, Paris, Chaix.
- LINDSEY, J. B., et B. K. Jones (1898), « The Feeding Value of Salt Marsh Hay », *Hatch Experiment Station of the Massachusetts Agricultural College*, 52, p. 3-48.
- LINTEAU, Paul-André (1992), *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal.
- LINTEAU, Paul-André, René Durocher et Jean-Claude Robert (1989), *Histoire du Québec contemporain*, Montréal, Boréal Express, 2 vol.
- LITTLE, John Irvine (1991), *Crofters and Habitants. Settler, Society, Economy, and Culture in a Quebec Township, 1848-1881*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press.
- LUMMY, Robert M. (1961), *Early maps of North America*, Newark, N. J., New Jersey Historical Society.
- MacKAY, D., et A. V. Wilson, (1978), « Mapping Canada History », *Canadian Cartographer*, n° 15, p. 13-22.
- MARTIN, Paul-Louis (1990), *La chasse au Québec*, Montréal, Boréal.
- MARTIN, Paul-Louis, et Gilles Rousseau (1978), *La Gaspésie de Miguasha à Percé*, Québec, Librairie Beauchemin et Éditeur officiel du Québec.
- MATHIEU, Jacques (1991), *La Nouvelle-France. Les Français en Amérique du Nord XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris et Sainte-Foy, Éditions Belin et Les Presses de l'Université Laval (coll. « Histoire Belin Sup »).
- McCALLUM, John (1980), *Unequal Beginnings : Agriculture and Economic Development in Quebec and Ontario until 1870*, Toronto, University of Toronto Press.
- McNEIL, Kent (1982), *Native Rights and the Boundaries of Rupert's Land and the North-Western Territory*, Saskatoon, University of Saskatchewan Native Law Center, Studies in Aboriginal rights, n° 4.
- McNICOLL, Claire (1993), *Montréal. Une société multiculturelle*, Paris, Belin.
- MINISTÈRE DE L'ÉNERGIE ET DES RESSOURCES (Québec) (1983), Service du cadastre, *Seigneuries*, 12 feuilles, échelle de 1 :200 000.
- MOLLAT DU JOURDAIN, Michel, et Monique De La Roncière (1984), *Les portulans, cartes marines du XIII^e au XVII^e siècle*, Fribourg, Office du livre.
- MORISSET, Michel (1987), *L'agriculture familiale au Québec*, Paris, L'Harmattan.
- MORISSONNEAU, Christian (1978), *Le langage géographique de Cartier et de Champlain : choronymie, vocabulaire et perception*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- MORISSONNEAU, Christian (1978), *La terre promise : le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH.
- OLSON, Sherry, et Patricia Thornton (1991), « Familles montréalaises du XIX^e siècle : trois cultures, trois trajectoires », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 21, n° 2, p. 51-75.
- OUELLET, Fernand (1966), *Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1860*, Montréal, Fides.
- NORMAND, France (1997), *Naviguer le Saint-Laurent à la fin du XIX^e siècle. Une étude de la batellerie du port de Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval.
- PARADIS, Alexandre (1984), *Kamouraska (1674-1948)*, Kamouraska, s.é.
- PORTINARO, Pierluigi, et Franco Knirsch (1987), *The cartography of North America 1500-1800*, New York, Facts on File.
- PRITCHARD, James S. (1979), « Early French Hydrographic Surveys in the Saint Lawrence River », *International Hydrographic Review*, LVI (1), p. 126-133.
- REED, Austin, et Gaston Moisan (1971), « The Spartina Tidal Marshes of the St. Lawrence Estuary and their Importance to Aquatic Birds », *Le Naturaliste canadien*, 98, p. 905-921.
- ROBERT, Jean-Claude (1994), *Atlas historique de Montréal*, Montréal, Art Global et Libre Expression.
- ROBINSON, Arthur H. (1982), *Early Thematic Mapping in the History of Cartography*, Chicago, The University of Chicago Press.
- ROBY, Yves (1976), *Les Québécois et les investissements américains, 1918-1929*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- ROY, Jean, et Daniel Robert (1993), *Le diocèse de Nicolet. Populations et territoires, 1851-1991*, Université du Québec à Trois-Rivières, Centre d'études québécoises.
- ROY, J. Edmond (1895), « La cartographie et l'arpentage sous le Régime français », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 1, p. 17-20, 30-40, 49-56.
- RUGGLES, Richard (1977), « Research on the History of Cartography and Historical Cartography of Canada : Retrospect and Prospect », *Canadian Surveyor*, vol. 31, p. 25-33.
- SAINT-HILAIRE, Marc (1996), *Peuplement et dynamique migratoire au Saguenay, 1840-1960*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval.
- SAINT-PIERRE, Diane (1994), *L'évolution municipale du Québec des régions. Un bilan historique*, Sainte-Foy, Union des municipalités régionales de comté et des municipalités locales du Québec.
- SAINT-YVES, Maurice (1982), *Atlas de géographie historique du Canada*, Boucherville, Les Éditions françaises.

- SAMSON, Roch (1996), *Histoire de Lévis-Lotbinière*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- SAMSON, Roch (1984), *Pêcheurs et marchands de la baie de Gaspé au XIX^e siècle*, Ottawa, Parcs Canada.
- SCHMOUTH, J.-D. (1942), « Mise en culture des terrains envahis par les eaux salées », dans « Endiguements ou aboiteaux », *La Gazette des Campagnes*, 15 septembre, p. 152-154.
- SCHMOUTH, J.-D., lettre à Ludger Dumais, prêtre, 11 mars 1916, Archives de la Côte-du-sud, 141-xxiii.
- SCHWARTZ, Seymour I., et Ralph E. Ehrenberg (1980), *The mapping of America*, New York, Harry N. Abrahams.
- SÉGUIN, Normand (1982), « L'agriculture de la Mauricie et du Québec, 1850-1950 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 35, n° 4, p. 537-562.
- SÉGUIN, Normand (1977), *La conquête du sol au 19^e siècle*, Montréal, Boréal Express.
- SÉGUIN, Normand, et al. (1980), *Agriculture et colonisation au Québec. Aspects historiques*, Montréal, Boréal Express (coll. « Études d'histoire du Québec », n° 9).
- SHIELD, James Gordon (1980), *The Murray Map Cartographically Considered*, Mémoire de maîtrise, Université Queen's, Kingston.
- SHIPTON, Nathaniel (1967), « General Murray's Map of the St-Lawrence », *The Cartographer*, vol. 4, n° 2, p. 93-101.
- SMITH, David C., Victor Konrad, Helen Koulouris et Edward Hawes (1989), « Salt Marshes as a Factor in the Agriculture of Northeastern North America », *Agricultural History*, 63, 2, p. 270-294.
- THÉBERGE, Guy (1984), *Qui se souvient de « La Gazette Des Campagnes » ?*, Sainte-Anne-de-La-Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud.
- THOMSON, Don W. (1966), *L'homme et les méridiens, histoire de l'arpentage et de la cartographie au Canada*, Ottawa, Ministère des Mines et Relevés techniques, vol. 1.
- TOOLEY, R. V. (1979), *Tooley's Dictionary of Mapmakers*, New-York et Amsterdam, A. R. Liss et Meridian Pub. Co.
- TOOLEY, R. V. (1980), *The mapping of America*, Londres, Holland Press.
- TRIGGER, Bruce G. (1990), *Les Indiens, la fourrure et les Blancs. Français et Amérindiens en Amérique du Nord*, Montréal, Boréal et Seuil.
- TRUDEL, Marcel (1974), *Les débuts du régime seigneurial au Canada*, Montréal, Fides (coll. « Fleur de Lys »).
- TRUDEL, Marcel (1973), *Le terrier du Saint-Laurent en 1963*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa (coll. « Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française », n° 6).
- TRUDEL, Marcel (1971), *Initiation à la Nouvelle-France*, Montréal et Toronto, Holt, Rinehart et Winston.
- TRUDEL, Marcel (1968), *Atlas de la Nouvelle-France*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- TRUDEL, Marcel (1967), *Le régime seigneurial*, Ottawa, La Société historique du Canada (coll. « Brochure historique », n° 6).
- UNIVERSITÉ LAVAL, BIBLIOTHÈQUE, CARTOTHÈQUE, [Base de données CARTO: catalogue informatisé des cartes anciennes], s.d.
- VALLIÈRES, Marc (1989), *Des mines et des hommes. Histoire de l'industrie minière québécoise des origines au début des années 1980*, Québec, Les publications du Québec.
- VERNER, Coolie, et Basil Stuart-Stubbs (1979), *The Northpart of America*, Toronto, Academic Press Canada Limited.
- VINCENT, Odette (dir.) (1995), *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- VOISINE, Nive, et al. (1971), *Histoire de l'Église catholique au Québec, 1608-1970*, Montréal, Fides.
- WIEN, Thomas (1990), « "Les travaux pressants". Calendrier agricole, assolement et productivité au Canada au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 43, n° 4, p. 535-558.